

THU-VAN TRAN

Quel est l'artiste ou quels sont les artistes qui vous ont influencé ?

Bien qu'il soit étrange de les rapprocher, Matthew Barney pour son projet Drawing Restraint et son univers sculptural, Pascal Convert pour son engagement formel dans la relecture des faits et des images. Au sein des artistes de ma génération : Éric Baudart, Cécile Hartmann, Meriç Algün, Li Ran, Georges Salameh ou Matthias Bruggmann. Mais ce sont les auteurs romanciers et cinéastes qui m'influencent le plus : *Le Regard d'Ulysse* de Theo Angelopoulos, *Maman Küsters s'en va au ciel* de Rainer Werner Fassbinder, tout Wang Bing, Duong Thu Huong, Conrad, Duras.

Une œuvre a-t-elle été déterminante dans votre parcours ?

À 17 ans, *Le Saut dans le vide* d'Yves Klein m'a décidée à me jeter dans l'art. Je pense à nouveau à Pascal Convert, *Le Temps scellé* de 2009. Il s'agit d'une œuvre présentée alors dans un contexte difficile, à savoir la deuxième édition de « La Force de l'Art » au Grand Palais. Alors que tous les commissaires et artistes avaient pris le parti de la monumentalité, Pascal Convert avait opté pour un projet modeste mettant en valeur la question de l'échec. Il s'agit d'un portrait du militant communiste et résistant Joseph Epstein tenant son fils à bout de bras en symbole d'espoir. Mais l'œuvre, réalisée sous verre et coffrée dans une caisse en bois, a été brisée au démoulage. Le processus de la sculpture a échoué.

On ne peut désormais lire le personnage que dans la brisure du verre. L'échec relève ici d'un processus valide. L'idée du rejet du déchet et cette manière de porter la lumière sur des anonymes qui ont été évincés du récit dominant est importante pour moi et se retrouve dans mon travail. Et j'ai trouvé très juste ce choix fait par l'artiste de ne pas refaire son œuvre ratée.

Comment comprenez-vous la notion d'artiste français et avez-vous le sentiment d'appartenir à une scène française ?

Je pense et je m'exprime en français. Du fait de mes études en France, je partage un héritage artistique français, raisonné et stable, celui du « Je pense donc je suis » de Descartes. Mais rien n'y fait, la nuit, je rêve en vietnamien. Mon intuition, mon monde intérieur ne se situent pas dans ce contexte. Eux, sont reliés à un vécu intime et unique, une trajectoire personnelle bordée d'arbres et de moiteur qui ont gardé intacte ma subjectivité. Je dirais que la scène française est faite de personnalités comme moi, plus ou moins sédentaires, plus ou moins déplacées. Ensemble, nous formons un paysage à l'image de l'instabilité de notre monde.

Quels sont les enjeux du prix Marcel Duchamp pour vous ?

Comme pour toutes les invitations que je tente d'honorer, il s'agit pour moi de réaliser une belle exposition, d'autant plus que celle-ci bénéficiera d'une visibilité maximale. De présenter un projet réunissant les enjeux de mon travail, qui, construit dans l'expérience commune de l'exil forcé, sonde les relations fraternelles de cet exil dans les revers de la globalisation contemporaine et les systèmes d'exploitation de l'homme. Tout en privilégiant un caractère langagier de la forme et de la couleur.

Prix Marcel Duchamp 2018, Mohamed Bourouissa, Clément Cogitore, Thu Van Tran, Marie Voignier, 10 octobre - 31 décembre 2018. www.centrepompidou.fr



© Maxime Dufour

Trois questions à Marcella Lista

Conservatrice en chef au MNAM Centre Pompidou et commissaire de l'exposition du prix Marcel-Duchamp

Comment avez-vous envisagé ce projet d'un point de vue curatorial ?

Il y a d'abord eu des discussions détaillées avec chacun des artistes sur leurs projets. Tous introduisent l'image en mouvement ou en font l'objet principal de leur proposition. Nous avons pris le parti de concevoir une scénographie qui présente les œuvres de manière autonome et offre à chacun des artistes une temporalité propre.

En quoi consistent les différents projets ?

Marie Voignier a conçu une installation à partir d'un film tourné dans le sud-est du Cameroun, *Tinselwood*, qui approche subtilement la négociation du présent avec l'histoire à partir du quotidien. Clément Cogitore a réalisé *The Evil Eye*, un film qui confronte un monologue féminin à un montage de clips issus de banques mondiales d'images, où s'exprime toute la violence des stéréotypes. Mohamed Bourouissa crée une installation architecturale autour de sa rencontre avec un pensionnaire de l'hôpital psychiatrique de Blida, en Algérie, où Frantz Fanon a expérimenté de nouvelles méthodes thérapeutiques. Thu Van Tran réunit plusieurs œuvres plastiques, ainsi qu'un film ; elle convoque les spectres de l'histoire et les revers de la mondialisation contemporaine dans la perspective d'une résilience.

Voyez-vous des intérêts que partagent ces artistes ?

La présence de la vidéo ou du film, à des titres divers, dans chacun de ces projets, témoigne de l'importance de ces médiums de l'image en mouvement aujourd'hui dans toutes les pratiques. Mais, plus encore, je suis frappée par l'usage de formes très écrites : film, architecture, sculpture, dessin. Celles-ci portent un discours sur l'histoire qui va au-delà de l'objet document ou de l'objet archive. Si l'histoire s'affirme comme une préoccupation – notamment à travers les résonances du colonialisme –, elle se trouve ici réélaboree à partir d'un présent où se risque une vraie pensée formelle. Dans cette réélaboree, le vécu et la fable assument tous deux leur réalité.

PROPOS RECUEILLIS PAR CÉDRIC AURELLE



© Matthew Barney / Courtesy Museum De Clercq